

ROXANNE BOUCHARD

# Nous étions le sel de la mer



Rogé

vib éditeur

ROXANNE BOUCHARD

# Nous étions le sel de la mer

**v1b éditeur**  
Une société de Québecor Média

«Y'en a qui arrivent ici pis qui se vantent. Ils friment, ils veulent nous en mettre plein la vue. Ils pètent de la broue. On les appelle les touristes.»

— Bass, de Bonaventure

## *1. Zones de pêche*

## *L'Alberto* (1974)

Quand O'Neil Poirier a vu la coque du voilier se profiler à travers le hublot de sa cabine, il s'est dit que la journée commençait vraiment mal. Poirier, il venait des Îles-de-la-Madeleine, avec son caractère et ses deux aides-pêcheurs. Ils étaient arrivés l'avant-veille à Mont-Louis, le temps de se ravitailler pour rallier l'île d'Anticosti où les attendaient la morue et le hareng. Ils s'étaient couchés tôt, la veille, pour partir avec l'aube et n'avaient pas entendu le voilier s'amarrer à leur épaule. Le ronronnement de la génératrice avait sûrement couvert les bruits de pas de l'équipage voisin.

O'Neil Poirier a dit à ses gars de se lever et, boudeur, le pêcheur est monté sur le pont pour faire un peu de tapage, question que ces vacanciers de voileux comprennent clairement qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Quand un homme se lève à trois heures et demie du matin pour aller faire son ouvrage dans l'eau glacée de l'estuaire du Saint-Laurent, ça lui tente pas d'avoir à tasser un voilier de touristes endormis qui rechignent à se réveiller de bonne heure et rouspètent parce qu'ils ont peur que leurs amarres soient pas bien rattachées par les pêcheurs.

O'Neil est sorti. Comble de l'effronterie, le propriétaire du voilier avait eu le culot de brancher son électricité

à même le bateau de pêche, au lieu d'amener son fil jusqu'au quai ! O'Neil Poirier l'a débranché avec rudesse, s'est penché au-dessus du monocoque et a frappé fermement contre le pont.

« Heille, le sauvage ! Sors ! Faut qu'on s'parle ! »

C'est là qu'il a entendu, de l'intérieur, un râlement de femme, une plainte longue et déchirante, et Poirier a senti sa nuque se hérissier parce que, des cris comme ça, le pêcheur n'en avait jamais entendu. O'Neil Poirier avait déjà affronté des vents de soixante-quinze nœuds au large d'Anticosti, et c'était pas un peureux. Il a attrapé son grand couteau à éventrer les morues et il a sauté sur le voilier au moment où retentissait un autre cri, plus haletant que le premier. Il a ouvert le capot de descente, a dévalé les cinq marches en moins de deux.

« Heille, ça va faire ! »

Pas de réponse. Juste un souffle bruyant et un mouvement désordonné. Il faisait chaud, humide. Dans la pénombre et le bordel ambiant, Poirier a pris un temps avant de discerner ce qui se passait. Il s'est approché lentement, encore méfiant, de la banquette latérale où elle gisait et, quand il a vu de quoi il s'agissait, il n'a pas hésité. Il s'est avancé, sur cet allant bien décidé qu'on lui a toujours connu, a lui-même coupé le cordon ombilical, lavé le bébé dans l'eau tiède et jeté le placenta aux poissons.

Il a ensuite essuyé le front de la jeune mère, a déposé sur elle le nouveau-né bien emmailloté, les a enveloppés dans une couverture chaude et a quitté le sloop sans faire de bruit.

Ce jour-là, les hommes de *L'Alberto* ont déplacé avec beaucoup de délicatesse le voilier de la femme qui avait

dû, en urgence, s'amarrer à leur épaule, se sont assurés par deux fois que les gardes étaient solides et ont eux-mêmes rebranché le fil électrique au quai. Ils sont partis vers le large avec un peu de retard et, longtemps, ils ont regardé en arrière.

## Repérages (2007)

Cyrille, il disait que la mer était une courtepoinTE. Des morceaux de vagues attachés par des fils de soleil. Il disait qu'elle avalait les histoires du monde et les digérait longuement, dans son ventre cobalt, pour n'en renvoyer que des reflets déformés ; il disait que les événements des dernières semaines sombreraient lentement dans la pénombre de la mémoire.

Avant, je m'imaginai blanche et translucide. Un verre immaculé. Vide. Même mon médecin me trouvait blême. Trop blême.

« Je vous trouve pâle.

— C'est mon teint naturel.

— Comment vous sentez-vous ?

— J'ai épuisé mon quota de mauvaises journées et j'ai arrêté de calculer les heures.

— Calculer les heures ?

— Oui. En me réveillant, je décomptais le nombre d'heures que j'avais à vivre avant d'avoir le droit de retourner dormir. Depuis deux mois, j'ai arrêté. Je pense que ça veut dire quelque chose.

— Ça veut même dire beaucoup. Vous consultez un psychologue ?



— Non. J'aimerais pas ça, je pense. J'ai des amis. Je veux pas être obligée de payer pour jaser.»

Il a ôté ses lunettes rectangulaires, les a posées sur le bureau. Il m'avait jadis vaccinée, sauvée de la rougeole, de l'appendicite et d'un nombre incalculable de rhumes, gripes et autres boîtes de Kleenex. Il me connaissait depuis si longtemps qu'il avait le droit d'avoir une opinion sur mon sujet.

«Pourquoi ai-je l'impression, Catherine, que vous n'allez pas bien ?

— Je vais bien, doc... C'est juste... On dirait que j'ai perdu le mode d'emploi pour l'exaltation. Pour l'enthousiasme. J'ai l'impression d'être vide. Translucide. Est-ce que ça vous arrive de sentir que la terre tourne sans vous ? D'être sur le bord de la track de chemin de fer, débarqué du train, et de regarder le party à travers la vitre insonorisée de votre à-côté ? Ben moi, je ne suis nulle part en ce moment. Ni dans le party ni avec les voyeurs. Juste une vitre transparente, doc. Pas de sentiments. Rien.

— Vous avez quel âge ?

— Trente-trois, mais y'a des jours où je suis ben plus vieille que ça.

— Il faut faire attention à vous, Catherine. Vous êtes belle, en bonne santé...

— Des fois, ça me serre, côté cœur. Je deviens tout étourdie et j'aplatis à terre, les yeux couverts de noir, en attendant que la main de la mort se tasse pour que je puisse me lever de nouveau.

— Ce sont des chutes de pression. Vous en avez régulièrement ?

— Non, mais ça pourrait arriver plus souvent. J'ai le cœur qui trouve ça lourd.

— Dans ce temps-là, vous pouvez vous coucher au sol, les jambes remontées contre un mur. Ça ira mieux.

— Et pour le reste qu'est-ce que je fais ?

— Le reste ?

— Oui, les nouvelles d'horreur à la télé, la mort de ma mère, les plantes qui fleurissent pas l'hiver, la météo de merde, les humoristes pas drôles, les pubs obligatoires, les politiques niaiseuses, les films qui se tirent dessus, le ménage pas fait, la poussière des jours, le lit froissé et les restants réchauffés qui collent au fond de la poêle – je fais quoi avec ça ? »

Il a soupiré. Il devait être las de sauver la vie d'emmerdeurs comme moi qui ne savent pas quoi faire de leur existence et lui gaspillent ses miracles. Qu'est-ce que ça donne de prescrire des antibiotiques à un type grippé s'il va se pendre la semaine d'après ?

« Ça fait combien de temps que votre mère est morte, Catherine ?

— Quinze mois... »

Je m'étais dit qu'à la mort de mes parents, je partirais. J'avais navigué les lacs pendant des années, hissé les voiles sur tout l'ouest intramuros de Montréal et je rêvais de la mer. Je voulais voir la Gaspésie ouvrir le fleuve, me recroqueviller dans la Baie-des-Chaleurs, hurler vers l'Atlantique. J'avais toutes les raisons de partir. J'avais même reçu, dernièrement, une lettre, postée de Key West, qui me donnait rendez-vous dans un petit village de pêcheurs gaspésien. Je savais que, pour régler mon histoire, il me faudrait commencer par aller là.

Mais le courage me manquait et j'empilais les saisons en strates grises sur les étagères de mon condo très zen. Ça donnait quoi de vouloir ? De rêver ? D'aimer ? Je ne savais plus. Envers et malgré moi, j'avais l'émancipation indécise et je guettais, immobile, les trottoirs qui filaient leurs craques sous les pas des passants. J'étais marin à terre, cale sèche et sans voile. Lestée de plomb.

« Changez-vous les idées, Catherine.

— Les idées ? Ce sont des faits, docteur ! Y'a des gens qui ont des projets, des buts. Moi, je... Je suis vivante, mais je ne comprends pas pourquoi je devrais m'enthousiasmer.

— Vous êtes une idéaliste. Vous souhaiteriez que l'existence soit exaltante. Mais c'est une idée de jeunesse, l'exaltation. La vérité, c'est que la vie n'est que la poursuite du quotidien. On n'a que deux choix : désespérer ou apprendre. Apprenez, Catherine.

— Apprendre que c'est plate ?

— Apprendre la possible beauté du jour.

— Ah. »

Derrière lui, les stores verticaux tamisaient une petite lumière poussiéreuse qui avait, dans l'entêtement des années, fait jaunir de vieux diplômes encadrés de latin.

« L'été arrive... Pourquoi vous ne partez pas en voyage ?

— En voyage ? Vous pensez qu'aller faire du tourisme sexuel au Maroc, ça va rendre ma vie exaltante ?

— Non. Je vous parle juste d'un peu d'exotisme.

— L'exotisme, c'est un leurre, doc, un divertissement temporaire pour les amateurs de photos qui font du scrapbooking avec leur vie.

— Vous êtes dure et complaisante. Votre ironie vous rend injuste.

— Excusez-moi. C'est vrai : j'aime aller en voiture. Ça me libère. Mais je gaspille de l'essence et ils disent que ça nuit à l'environnement. Je tourne en rond et je reviens toujours à la même place.»

Il s'est levé, dans sa blouse blanche, question de me mettre à la porte.

«Vous ne faisiez pas de la voile avec votre père, vous?»

— Oui, mais vous savez ce qu'ils disent : partir, c'est trahir un peu...

— Alors, trahissez beaucoup, Catherine, sortez de vous, de votre tête, et essayez de ne pas y revenir trop vite...»

Je suis rentrée chez moi. J'ai relu la lettre de Key West. C'était où, Caplan ? J'ai vérifié sur la carte. Puis, j'ai réglé mes affaires, fait mes bagages et me suis mise en route. Comme une prescription. Je me suis dit : on verra ben.

Et j'ai vu.

L'eau déploie aujourd'hui son tapis houleux contre la coque du voilier et fait vaciller les facettes brisées du levant. Le vent gonfle les voiles, le rouge éblouit l'horizon, l'aube emplit la mer de couleurs et transforme cette histoire en fresque écarlate. Le ciel vire au bleu, avec juste ce qu'il faut de rose pour faire parade au soleil. Je tourne une dernière fois mes pupilles explosées de lumières vers la côte escarpée de la Baie-des-Chaleurs qui, déjà loin, disparaît dans la brume têtue de l'aurore.

Je me penche par-dessus bord. Dans le miroir brisé de l'eau, je suis un vitrail explosé, une mosaïque éclaboussée, une mémoire dysfonctionnelle au temps désajusté, un amas d'images en vrac qu'un orfèvre fou a agencé dans un ordre dyslexique. J'ouvre mes mains et laisse glisser sur l'onde la bobine de mes souvenirs qui se déploie une dernière fois dans la vague.

« C'est Vital. Ça a l'air qu'il a ramassé un cadavre dans ses filets. Il l'a dit dans sa radio. Tu veux qu'on t'en raconte, des histoires de marins ? Reste avec nous autres pis tu vas en voir, la p'tite ! »

Ce matin-là, Vital Bujold a repêché le corps d'une femme qui, jadis, avait viré le cœur des hommes à l'envers. En Gaspésie, la vérité se fait rare, surtout sur les quais de pêche. Les interrogatoires dérivent en placotages, les indices se dispersent sur la grève, les faits s'estompent dans la vague, et le sergent Moralès, enquêteur dans cette affaire, aurait bien besoin d'un double scotch.

*Il y a une dizaine d'années, Roxanne Bouchard a décidé d'aller en mer. Elle a appris à faire de la voile, d'abord sur le Saint-Laurent, ensuite en Gaspésie. C'est là que des pêcheurs l'ont invitée à leur bord, pour lever les cages à homards et constater de visu que les levers de soleil sur Bonaventure ne mentent jamais. Nous étions le sel de la mer est son cinquième roman.*